



**HAL**  
open science

## Le vin et la cervoise dans Perceforest : du plaisir de la table à l'Eucharistie

Christine Ferlampin-Acher

### ► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Le vin et la cervoise dans Perceforest : du plaisir de la table à l'Eucharistie. D. James-Raoul et Fl. Bouchet. Desir n'a repos. Mélanges Danielle Régner-Bohler, Presses universitaires de Bordeaux, p. 57-67, 2015, 979-10-91052-15. hal-01627694

HAL Id: hal-01627694

<https://hal.science/hal-01627694v1>

Submitted on 2 Nov 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

« Le vin et la *cervoise* dans *Perceforest* : du plaisir de la table à l'Eucharistie »

Christine Ferlampin-Acher, Université Européenne de Bretagne, CELLAM/CETM

Le vin et la *cervoise* dans *Perceforest* : du plaisir de la table à l'Eucharistie », dans les *Desir n'a repos. Mélanges Danielle Régnier-Bohler*, D. James-Raoul et Fl. Bouchet (dir.), Bordeaux, 2015, p. 57-67.

*Perceforest* se présente comme une vaste chronique romancée qui établit un lien narratif et prétendument historiographique entre les temps d'Alexandre le Grand, qui conquiert la *Bretagne*, et ceux du Christ, du cycle du Paon à l'*Estoire del Saint Graal*<sup>1</sup>. Que *Perceforest* soit un récit du XIV<sup>e</sup> siècle remanié au XV<sup>e</sup>, ou, comme je le pense, une création des années 1450-1460 – à partir d'éléments préexistants, comme toujours au Moyen Âge, mais avec une part d'innovation telle qu'on doit considérer qu'il s'agit d'une œuvre nouvelle-, il a été présenté au duc de Bourgogne dans la version de David Aubert vers 1460 et copié en milieu bourguignon à la fin du Moyen Âge, contribuant à la célébration à la fois d'un mode de vie curial raffiné et des valeurs chrétiennes défendues par le duc, promoteur, quoique peu chanceux, de la Croisade<sup>2</sup>. Mettant en récit l'invention des valeurs courtoises et chrétiennes à travers l'histoire de la civilisation<sup>3</sup> d'un vaste territoire qui englobe les possessions du grand duc d'Occident, *Perceforest*, malgré sa longueur, repose sur une structure solide et sur des échos et des rapprochements qui sollicitent vigoureusement la mémoire et qui font craindre, sans cesse, au lecteur moderne, la surinterprétation, malgré la cohérence du système : influencé par l'image souvent négative que véhicule le roman arthurien tardif, le critique répugne encore à accorder à ce texte plein de *merveilles* une subtilité et une gravité qui le rendent digne d'être comparé à l'œuvre de Rabelais (qui d'ailleurs l'a lu, et fort bien). Pourtant l'étude d'éléments même ponctuels confirme le talent de l'auteur : preuves en sont le vin et la *cervoise*, boissons sans grand passé alexandrin ou arthurien, et pourtant mentionnées par *Perceforest* à plusieurs reprises, dans un réseau de sens que je m'efforcerai de mettre en évidence.

---

<sup>1</sup> Pour les citations, on se référera à : *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; première partie intégrale, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2 tomes, 2007 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001 ; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Les livres V et VI sont lus dans les manuscrits BnF fr. 348 (livre V) et Arsenal 3493-3494 (livre VI). Cet article est dédié, en hommage à ses travaux sur le roman, la fin du Moyen Âge et la cour de Bourgogne, à D. Régnier-Bohler, qui fut professeur à Bordeaux, en terre de vignobles, où elle organisa en particulier un fort beau colloque sur *Le Romanesque aux XIVe et XVe siècles* (éd. D. Régnier-Bohler, Bordeaux, Presses de l'université de Bordeaux, coll. Eidôlon, 2009).

<sup>2</sup> Voir mon livre *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

<sup>3</sup> Pour une lecture pertinente et stimulante, voir S. Huot, *Postcolonial Fictions in the Roman de Perceforest. Cultural Identifies and Hybridities*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2007. J. Lods, dans son ouvrage pionnier,

*La cervoise et le vin : Perceforest, chronique gastronomique*

*Perceforest* se présente comme une chronique qui raconte la civilisation progressive d'un vaste espace occidental. Cette évolution est marquée par les vêtements (comme en témoigne l'apparition des livrées<sup>4</sup>), l'architecture, les pratiques sociales (avec l'invention des tournois et des joutes). Elle n'est pas uniformément valorisée : l'auteur regrette la sobriété des anciens lieux de culte et la frugalité des chevaliers qui se contentaient de nourritures simples, bien différentes des mets sophistiqués contemporains. L'altérité du passé, en particulier au sujet de la nourriture, est signalée en particulier lorsqu'il est question de la venaison confite, dans laquelle on reconnaît une coutume écossaise<sup>5</sup>, dans le livre I (§362 et 865), consacré aux temps les plus reculés, mais aussi plus tardivement dans le livre V (chap. XII) lorsque Néro prépare la viande lors d'un repas dans la forêt :

*Sy l'adouba a sa guise, car des le temps ancien, il y avoit comunement pour les trespasans les chemins et pour les repairans une plate pierre seans a chacune fontaine et autres pierres au piez pour toutes manieres de chars metre en presse pour en oster les humeurs [...]. Et quant ilz avoient de la poudre d'espices et du sel meslé avecq, c'estoit une viande somptueuse et estoit toute la pourveance que les chevaliers errans estoient et faisoient quant ilz alloient chevauchant par la forest querant les adventures. Pour le temps de adont c'estoit tout l'or et l'argent qu'ilz portoient pour leur vivre que d'un sachet de cuir plain de bonnes espices [...]. Qui avoit soef aloit boire a la fontaine, sans hanap d'or ne d'argent ne d'aucun metal, mais a leurs propres mains administroient l'eaue a leur bouche, non pas que l'un n'en servist l'autre amoureusement et charitablement en telle souffissance qu'il ne le chaloit de toutes les richesses du monde ung festu.*

Aux temps reculés, on ne buvait pas seulement l'eau pure des fontaines, mais le vin n'était pas encore répandu. Dans le livre I, Porrus et Cassiel assistent aux préparatifs d'un pique-nique féérique à la fontaine: des *torchiz* sont apportés, la nappe est mise, des plats de rôtis sont présentés, sans qu'ils voient qui que ce soit œuvrer:

*Et voient d'encoste deux grans potz d'argent qui estoient plains du buvraige du pays, du meilleur et du plus especial, car on ne buvoit alors pas tant de vin que on fait maintenant (§311).*

---

étudie les valeurs dont *Perceforest* met en scène « l'invention » (*Le roman de Perceforest. Origine. Composition. Caractères. Valeur et influence*, Genève, librairie Droz ; Lille, librairie Giard, 1951).

<sup>4</sup> Voir les *caïnes rosetés* portés par les demoiselles, étudiés dans mon article « Le sang dans *Perceforest* : du *sang real* au sang du Christ », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. 21, 2011 (dossier consacré à *Perceforest*, coordonné par S. Huot), p. 153-168.

Cette boisson, préparée par des demoiselles féeriques, n'est pas identifiée. L'adjectif *especial* souligne certes l'altérité du passé, mais, comme le note l'article que lui consacre le *Dictionnaire de Moyen Français*, ce terme peut marquer l'exceptionnel, l'étrange, le surnaturel, et suggère que cette boisson est féerique. Dans le livre V, Capraise voulant donner naissance à une glorieuse lignée, ses sœurs reçoivent des chevaliers et les mettent en condition en leur faisant boire des *breuvaige especial* (l. V, f. 60), *delicieux* (f. 79). C'est d'ailleurs à ce sujet que se trouve l'une des rares mentions quelque peu précises concernant la fabrication des potions féeriques : Galafur boit un *exquis breuvaige confit de fines espices pour plus en eschauffer la compaignie* (l. V, f. 138). Cette boisson est distinguée du *vin* dont l'auteur mentionne qu'il était encore rare (*on ne buvoit alors pas tant de vin que on fait maintenant*) et elle tiendrait plus du *vin herbé* d'Iseult que du fruit de la vigne.

Néanmoins plus qu'à ces boissons magiques, c'est à la *cervoise* que le vin est couramment opposé dans le texte, comme dans le développement où l'auteur propose d'assez longues réflexions morales célébrant la frugalité des temps anciens :

*Et buvoient ou pays l'eaue clere et les riches cervoise, qu'ilz faisoient de plusieurs grains qu'ilz coeuilloient par les champs. Et moult bien leur souffisoit, car nul delict n'avoit en mengier fors pour le corps soustenir, et pour ce vivoient ilz tant* (l. I, §329).

A l'eau, boisson commune, s'oppose la *cervoise*, boisson de luxe. Estonné, arrivant assoiffé à une fontaine, s'exclame :

*“Or buvons [...] du boire que le grant Dieu a pourveu a toute gent et qui me plaist mieulx que les cervoises d'Angleterre.”* (l. I, §333).

Si le vin n'est pas répandu, il est néanmoins connu de certains chevaliers, venus de Grèce avec Alexandre ou d'origine troyenne: Menelaus, un Grec, cousin d'Alexandre, est tout heureux de trouver *deux barilz de cervoise* (l. I, §392):

*“Bien va nostre besongne quant nous avons de la cervoise. Cy nous souffira mieulx la cervoise que le vin en Grece”. Car en ce temps n'avoit oncques entré vin en Angleterre.*

Les références à la *cervoise* et au vin contribuent à donner une coloration historique au texte et s'appuient sur une représentation commune largement transmise depuis l'Antiquité: la consommation de la *cervoise* par les peuples qu'ont conquis les Romains en Gaule et en *Bretagne*, et l'introduction du vin (*entré*), d'abord importé de “Grèce” – ce qui explique que Menelaus le connaisse- sont attestées largement, tout comme leur complémentarité sociologique

---

<sup>5</sup> Voir G. Roussineau, livre I, introduction, p. XXI ; l. IV note 1070/533 p. 1196 et l. I, t. 1, p. 546 et J. Frappier, Compte-rendu de l'ouvrage cit. note 3 de J. Lods, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 13, 1951, p. 386-393 t. p. 392.

après que le vin, sous l'influence des Romains, a été introduit et, importé et coûteux, réservé aux populations aisées<sup>6</sup>. Au Moyen Âge, la cervoise et le vin apparaissent couramment dans des doublets, comme dans le *Chevalier au Lion* où Kex accuse Yvain de démesure verbale (*Plus a paroles an plain pot / de vin qu'an un mui de cervoise*<sup>7</sup>), et dans la *Bataille des Vins*, où sont opposés le vin de Chypre et la cervoise d'Ypres<sup>8</sup>.

Cependant, au-delà du lieu commun qui donne à la fable une coloration historiographique<sup>9</sup>, deux éléments permettent peut-être d'inscrire l'œuvre dans un contexte plus précis. D'une part la cervoise n'est nullement dévalorisée: la frugalité et la vaillance des populations qui combattirent les Romains – en buvant de la cervoise- sont célébrées dans ce texte où malgré une certaine ambiguïté Rome a essentiellement une image négative<sup>10</sup>. Commune aux habitants de *Bretagne* et à l'espace bourguignon mis en scène dans le récit (en particulier la Selve Charbonnière)<sup>11</sup>, la cervoise participe à établir une communauté de destin entre l'espace appelé à devenir arthurien et l'espace appelé à devenir bourguignon et contribue ainsi à l'exaltation du grand duc d'Occident. La cervoise, dans sa concurrence avec le vin, contribue donc à l'organisation politique de l'espace romanesque entre *Bretagne*, "Pays-Bas bourguignons" et Rome. D'autre part l'auteur transpose la hiérarchie sociale des boissons qui lui est contemporaine – le vin est valorisé par rapport à la *cervoise*<sup>12</sup>- dans un monde sans vin: l'opposition *cervoise* boisson *riche* / eau boisson de base, remplace dans le texte l'opposition contemporaine entre le vin des couches aisées de la population et la cervoise (que l'on commence à appeler "bière") des gens simples. Une scène laisse cependant transparaître la hiérarchie contemporaine des boissons, qui associe la cervoise et le peuple. Dans le livre I (§214), alors même que la cervoise est présentée comme la boisson des héros d'autrefois, six chevaliers, victimes d'enchantements, se prennent pour des

---

<sup>6</sup> César, dans le livre IV de la *Guerre des Gaules*, rapporte que les Suèves prohibaient l'usage du vin car il diminue l'endurance et le courage des hommes et il mentionne la consommation d'une boisson à base de céréales. Dans le livre II, 15, 4, il raconte que les Nerviens ne toléraient pas sur leur territoire la présence de marchands de vin étrangers. Voir Cl. Boivin, *La bière, son histoire, sa fabrication, sa dégustation*, Arion Éditions, Lac Beauport (Québec), 2005 et R. Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS éditions, 3<sup>e</sup> éd., 2010.

<sup>7</sup> Ed. M. Roques, Paris, Champion, 1982, v. 592-593.

<sup>8</sup> *Les dits d'Henri d'Andeli*, éd. et trad. A. Corbellari, Paris, Champion, 2003, v. 15-16.

<sup>9</sup> Sur d'autres procédés, voir mon article «*Perceforest et le temps de l'(h)istoire*», dans *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale. Frontières de l'histoire et du roman*, études réunies par L. Harf-Lancner et E. Baumgartner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 193-215.

<sup>10</sup> Voir M. Szkilnik, «*César est-il un personnage de roman ?*», *Cahiers de Recherches Médiévales*, t. 13, *La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance*, dir. B. Méniel et B. Ribémont, 2006, p. 77-89 et mon article «*Perceforest, entre Pays-Bas et Haute Bretagne: élargissement à l'Est et translatio imperii*», dans *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J.-C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, Brest, 2007, p. 147-164.

<sup>11</sup> Voir mon livre cit. *Perceforest et Zéphir*, p. 168sq.

<sup>12</sup> Gilles le Bouvier, vers 1450, dans son *Livre de la description des pays*, note qu'en *Tournaisis, Douay, Lisle, Orcies [...] en tous iceulx pais ne croist point de vin, mais le peuple et les povres gens boivent cervoise* (cité par R. Dion, *op. cit.*, p. 11).

marchands montés sur des ânes: le roi Alexandre se croit meunier, Le Tor charbonnier (ce qui est logique pour le conquérant de la Selve Charbonnière), Estonné transporte du pain, Gadifer des bûches et Porus de la cervoise, dont il pense servir ses compagnons en manipulant la queue de sa monture qu'il prend pour la *broche* (le fausset) d'un tonneau. Cette scène, au merveilleux burlesque, abaisse les chevaliers au rang de marchands transportant, non des tissus précieux ou des mets fins, mais des matières sans noblesse. Si l'auteur réinvente une hiérarchie des boissons du passé valorisant la simple et frugale cervoise, il n'échappe pas aux représentations contemporaines qui privilégient le vin, d'où l'hésitation entre deux systèmes de valeurs, l'un construit, l'autre hérité. Enfin, deux détails peuvent être éclairés par le contexte de la fin du Moyen Âge: d'une part est mentionnée la consommation accrue de vin, attestée par les historiens<sup>13</sup> (*on ne buvoit alors pas tant de vin que on fait maintenant* §311); d'autre part, si le récit est, comme je le pense, une composition des années 1450-1460, la précision *cervoise, qu'ilz faisoient de plusieurs grains qu'ilz coeuilloient par les champs* (l. I, §329) pourrait être l'écho du fait qu'en 1435 Jean sans Peur avait promulgué un édit imposant le houblon comme arôme principal pour la cervoise<sup>14</sup>.

La concurrence entre la cervoise et le vin est donc un de ces détails signifiants qui contribuent à étayer le projet idéologique de l'œuvre et qui témoignent du jeu, du frottement, entre les représentations et la réalité: si la cervoise contribue à héroïciser du passé, le vin, qui n'est encore qu'une promesse à l'époque du récit, sert de support au processus de civilisation, par un jeu de préfigurations.

#### *La vigne et la civilisation*

La cervoise, en opposition avec le vin, permet de célébrer la vaillance et la frugalité des chevaliers des temps préchrétiens : cette nostalgie ne doit pas faire illusion dans la mesure où elle s'appuie sur un topos moral répandu et n'entre pas véritablement en contradiction avec l'idée que ces chevaliers préchrétiens et rustiques sont appelés à être dépassés, au fur et à mesure que se mettront en place la civilisation et la christianisation, dont un des symboles est le vin eucharistique, associé à la vigne.

La vigne apparaît lors du couronnement de Gadifer, accompagné d'une mise en scène féérique qui rappelle les manifestations festives à la cour de Bourgogne<sup>15</sup>. Le premier élément mentionné, qui donne le ton, concerne *l'eschaffault* qui doit abriter les spectateurs :

---

<sup>13</sup> Voir R. Dion, *op. cit.*, p. 291sq.

<sup>14</sup> L'intérêt du duc pour cette boisson est confirmé par le fait qu'il créa un ordre du houblon.

<sup>15</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 12sq.

*Quant ilz parvindrent jusques a l'eschaffault, ilz regardent et voient qu'il y avoit au dessus une vigne qui faisoit ombre tout autour pour umbroier .II.<sup>m</sup> personnes. Et estoit la vigne sy chargee de crappes de roisin par semblant qu'il estoit avis qu'il y eust autant de crappes que de feuilles. Si devez sçavoir que le commun peuple des .II. royaumes estoient moult esmerveilliez quel fruit ce pouoit estre, car en icellui temps n'avoit encore point ou pou de vigne ou payès. Et les gentilz hommes, qui sçavoient bien que c'estoit, avoient trop plus grant merveille comment la vigne pouoit estre sy foeuillie et avoir fruit sus, qui n'y devoit pas estre devant le septembre, dont il estoit alors le premier jour d'avril (l. I, §898)<sup>16</sup>. Dans ce territoire septentrional (en Ecosse), la présence d'une vigne est merveilleuse<sup>17</sup> et résulte des pratiques d'*ingremance* de la Reine de la Roste Montagne, l'épouse d'Aroès l'enchanteur, nommée, tardivement, Flora (l. III, t. 2, p. 125 et p. 128) ou Flavora (l. IV, p. 814, l. 353) : c'est peut-être parce qu'elle suscite la vigne en avril qu'elle porte le nom d'une déesse antique, agraire, associée au printemps. D'autre part, le merveilleux repose sur les points de vue de deux catégories sociales. Les gens simples sont étonnés par la vigne qu'ils n'ont jamais vue. Les autres, des chevaliers, Alexandre et ses hommes, d'origine orientale, connaissent cette plante, conformément à la tradition qui veut que l'idée de cultiver la vigne vienne de Grèce<sup>18</sup>. L'expansion de la vigne accompagne la *translatio imperii* et la *translatio studii* dont le mouvement d'Est en Ouest oriente la représentation de l'histoire et de la civilisation tout au long du Moyen Âge, et en particulier dans *Perceforest*. D'ailleurs à l'époque où je suppose que *Perceforest* a été composé, le roi du Portugal, Henri le Navigateur, frère d'Isabelle de Portugal, l'épouse de Philippe le Bon, a introduit à Madère, récemment découverte, des plants de vigne de Crète et de Péloponnèse, promis à un succès durable<sup>19</sup> : le développement de la civilisation d'Est en Ouest par le vin n'était pas alors seulement une vision historique, c'était aussi une réalité, à la fois passée<sup>20</sup> et contemporaine,*

---

<sup>16</sup> Cette vigne merveilleuse et ornementale trouve peut-être sa source dans la vigne d'or et de pierres précieuses qui orne le palais de Porus dans la tradition alexandrine (aussi bien dans la lettre d'Alexandre à Aristote, que dans le récit d'Alexandre de Bernay ou la version en prose du XIII<sup>e</sup> siècle de l'*Historia de Preliis* : voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, Paris, PUPS, 2002, p. 355, *Le roman d'Alexandre en prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, éd. C. Ferlampin-Acher, Y. Otaka et H. Fukui, Tokyo, Genève, Droz, 2003, p. 184 et Alexandre de Bernay, *Le Roman d'Alexandre*, Paris, Lettres Gothiques, 1994, br. III, v. 918ss p. 350).

<sup>17</sup> On notera qu'à la suite de l'édit de Probus (empereur en 276), les restrictions à la culture de la vigne imposées par Domitien furent levées, et même les habitants de la partie romaine de l'archipel britannique furent incités à planter des vignes (avec plus ou moins de succès).

<sup>18</sup> Au XIV<sup>e</sup> siècle, dans le *Martyre de saint Bacus*, il est rappelé que :  
*Sains Bacus, selon l'ystoire*

*D'oultre mer vint, c'est chose voire* (cité par R. Dion, *op. cit.*, p. 76).

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 81sq.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 12sq, 139sq et 180sq.

dont la cour de Bourgogne pouvait être informée et qui est confirmée par l'intérêt que les ducs<sup>21</sup> portèrent à cette boisson.

Dans un monde où la vigne, encore peu répandue, est réservée à des enchantements qui préfigurent l'avenir, le texte célèbre une cervoise qui ressemble au vin, enivrante comme lui, et fabriquée à Pergamon, ville fondée par Pergamus, et donc, comme le suggère l'onomastique, pouvant hériter du savoir-faire œnologique grec. Les chevaliers reçus par les petites-filles de l'ermite Pergamon *buvoient cervoise plus clere que fontaine, qui avoit .II. ans qu'elle avoit esté faicte. Sy devez sçavoir qu'elle estoit sy forte qu'on s'en enyvroit ainsy que de bon vin, car les damoiselles l'avoient fait venir de Pergamon la cité* (l. I, §865). A travers cette cervoise est valorisée la promesse d'un vin fort, ce qui correspond à l'évolution du goût à la fin du Moyen Âge : si sous Philippe Auguste, dans la *Bataille des vins*, sont préférés les vins légers de la région parisienne, au XIV<sup>e</sup> siècle la *Disputoison du vin et de l'iaue* privilégie les alcools capiteux et forts<sup>22</sup>.

Ainsi la vigne et le vin, absents dans le quotidien des héros car anachroniques, mais préfigurés à travers une *merveille* et une cervoise qui ressemble au vin, sont symboles de civilisation et associés d'emblée aux manifestations curiales les plus impressionnantes, en écho à l'intérêt que les ducs de Bourgogne ne cessèrent de leur témoigner<sup>23</sup> et de la promotion à la fin du Moyen Âge des vins de Bourgogne, qui par exemple prirent le dessus dans les fêtes de la cour des papes<sup>24</sup>. Dans une ballade Eustache Deschamps demande aux vins bourguignons de lui faire oublier l'aigreur des crus parisiens, et Philippe le Bon en 1459 (date à laquelle David Aubert commence à transcrire *Perceforest*) se flatte d'être *seigneur des meilleurs vins de la chrestienté*<sup>25</sup> tandis que les vins sont nombreux lors du banquet du Faisan<sup>26</sup>. Même si le vin se démocratise à la fin du Moyen Âge<sup>27</sup>, il reste une boisson noble, dont l'introduction en *Bretagne*, au même titre que l'invention des tournois, mérite dans cette chronique fictive qu'est *Perceforest* au moins une préfiguration et quelques allusions.

### *Perceforest* et l'Eucharistie

Mis à part la vigne merveilleuse, on relève une autre mention de ce végétal, qui contribue de même à sa valorisation, dans un jeu complexe d'analogies comme ce récit aime à les

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 78 : Jean sans Peur ordonne en 1395 la suppression du gamay, jugé vulgaire et prolifique, au profit du pinot.

<sup>22</sup> *Ibid.*, chap. XII.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 293sq.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>26</sup> Voir A. Lafortune-Martel, *Fête noble en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Bellarmin, 1984, p. 96.



pratiquer, à travers un usage héraldique. Dans le livre VI, des joutes opposent des chevaliers qui ont masqué leur identité : deux chevaliers *envelopperent leurs escus d'une herbe qui porte fueiles a maniere de vigne, si a les rains longs et corrias* ; deux autres ont les *escuz couvers de guimples plus blanches que fleurs de liz, et si avoit escript ou milieu de couleur vermeille qui n'estoit ancoires seche : ainsi force d'estude me donne a congoissance* (f. 241). Plus loin (f. 274v), un *valet* précisera que les premiers sont couverts de vigne sauvage : on est passé de la comparaison à l'identification et, en conformité avec le fait que la vigne n'est pas encore cultivée à cette époque, le choix d'une vigne sauvage permet d'entretenir l'idée, récurrente dans le texte, que le monde arthurien et le monde contemporain sont préfigurés dès le temps de Perceforest, par exemple à travers cette plante sauvage dont l'existence annonce l'essor des vignobles.

Cependant, outre qu'elle participe au jeu d'anticipation qui structure *Perceforest*, cette vigne sauvage, quasi-héraldique puisqu'elle couvre les écus, doit se lire en système à l'intérieur du quatuor chevaleresque constitué par les deux chevaliers à la vigne et les deux chevaliers aux armes couvertes d'une *guimpe*. A la fin du roman, le lecteur assiste à l'avènement du christianisme et l'intérêt accru pour l'héraldique, s'il soutient l'idée d'un progrès chevaleresque, contribue surtout à mettre en valeur l'écu de Galafur, le chevalier à *l'estrangle signe*, dont la valeur christique est transparente depuis le livre V<sup>28</sup>. Dans ce livre VI où les préfigurations chrétiennes se multiplient, l'exemple de Galafur, dont l'écu reçoit une valeur chrétienne affichée, invite à donner, en contexte, une lecture comparable aux armes couvertes de vigne ou comparées au lys (sachant que le texte glisse volontiers de la comparaison à l'identification), d'autant que les chevaliers concernés, Lizeus (dont les armes sont comparées au lys, peut-être à la faveur d'une de ces analogies dont l'auteur raffole, *liz* –lys- et *Lizeus* se répondant) et Maroneus, jouent un rôle important dans le conte de la Rose, dont on peut donner une lecture chrétienne et mariale<sup>29</sup>. La vigne<sup>30</sup> et le lys ont une symbolique chrétienne au Moyen Âge, et dans ce roman où l'imaginaire marial est important dans la mesure où l'une des idées fortes est l'affirmation de

---

<sup>27</sup> Voir J. Heers, *L'Occident aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Aspects économiques et sociaux*, Paris, PUF, 1973, p. 113.

<sup>28</sup> Il s'agit de l'écu *blancq a une vermeille croix dont alors n'estoit nouvelle* (l. V, f. 280v).

<sup>29</sup> Voir mes articles « Le conte de la Rose de *Perceforest* et l'effet mise en prose », dans *Mettre en prose aux XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles*, sous la direction de M. Colombo Timelli, B. Ferrari, A. Schoysman, Brepols, Turnhout, 2010, p. 129-136 et « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », *Actes en ligne du 22<sup>e</sup> congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, <http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm>.

<sup>30</sup> La vigne est très présente dans la Bible, dans la parabole des ouvriers envoyés à la vigne dans *Matthieu* 20, 1-6, dans l'épisode des vigneronniers homicides 21, 33-46, dans le repas pascal 26-20-29. Elle est à mettre en relation avec le sang du sacrifice. Sur la vigne et Marie, voir A. Thomas, « Maria die Weinrebe », *Kurtrierisches Jahrbuch*, t. 10, 1970, p. 30-55. Je remercie Bruno Boerner, professeur d'histoire de l'art à l'université Rennes 2, de m'avoir communiqué cette référence. Estelle Doudet (dans *Poétique de Chastellain, (1415-1475)*, Paris, Champion, 2005, p. 168) note qu'« une image synthétise hauteur et profondeur, Vierge et poète, écriture et lecture : la vigne », Marie étant *vigne excellent entre autres preeslite*.

l'impossibilité, en dehors de la conception virginale du Christ, de toutes les conceptions surnaturelles<sup>31</sup>, le lys comme la vigne me semblent pouvoir renvoyer à la Vierge. Cette lecture chrétienne des écus n'est pas explicite, mais elle est appuyée par trois éléments :

- l'écu de Galafur est chrétien,
- les deux groupes de chevaliers passent par la Fontaine Vermeille, où fut tué Estonné et qui préfigure explicitement l'Étang où Hélain le Gros, aux temps du Graal, fera sa pêche miraculeuse<sup>32</sup> : le récit joue clairement sur les préfigurations chrétiennes ;
- en contexte une scène évoque le Pressoir mystique, dont la dimension eucharistique peut inviter à donner à la vigne sa dimension christique (en relation avec le sang du Sauveur).

Lizeus et son compagnon pratiquent en effet dans cet épisode la venaison confite. Le texte mentionne un *pressoir* qui fait couler du sang, qui a un double dans le *pressoir amoureux* évoqué au sujet de l'écu de Galafur qui symbolise, en blanc et vermeil, le sacrifice christique, et qui peut être mis en relation avec le symbole du Pressoir Mystique qui connaît un développement notable à la fin du Moyen Âge :

*La estoit appareillié le pressoir ou les chevaliers errans atournoient leurs chars pour mengier quant besoing leur estoit, et ce leur avoit pourveu les dames et les damoiselles des forestz des le temps au noble roy Perceforest parquoy les forestz leur pleussent mieulx [...]. Adont vint le preu Lizeus au pressoir, si coucha sa char sus et puis print la plate pierre et la mist au dessus et tant la chargea d'autres caillouz que tout le sang de la char fu pressé dehors (l. VI, f. 274v).*

Ce pressoir sanglant n'est peut-être pas seulement au service de l'exaltation des vertus frugales des anciens chevaliers comme nous l'avons vu précédemment: reprise avec insistance par le texte, cette coutume (l. I §332 et §865, l. II t. 1, §362, l. V chap XII et l. VI f. 274v) évoquerait aussi, lorsque s'impose le jeu d'analogies chrétiennes, le pressoir mystique, en vogue à la fin du Moyen Âge<sup>33</sup>, qui associe le pressoir et le sang du sacrifice christique, en se fondant sur *Ysaïe* (63, 2-3) : « Pourquoi ce rouge à tes habits ? Pourquoi ces vêtements comme fouteurs au pressoir ? – Au pressoir, j'étais seul pour fouler ; pas un des miens avec moi, dans ma fureur je les ai piétinés, et leur sang a giclé jusque sur mes habits »<sup>34</sup>. L'image du Pressoir est plus explicitement présente, peu après l'évocation de la venaison confite de Lizeus, lorsque la Reine

---

<sup>31</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 394sq.

<sup>32</sup> Voir mon livre *Fées, bestes et luitons*, op. cit., p. 101sq.

<sup>33</sup> Voir mon *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 403sq.

<sup>34</sup> Voir *Le Pressoir Mystique. Actes du colloque de Recloses*, textes réunis par D. Alexandre-Bidon, Paris, Cerf, 1990.

Fée donne à Galafur l'écu *blancq a une vermeille croix dont alors n'estoit nouvelle*<sup>35</sup> (l. V, f. 280v) :

*Mauvais esperitz n'aurront povoir d'apochier [...]. Le son du nom du filz de la Vierge les confondera en abisme [...]. La blancheur signifie virginité et le vermel amour sanguine. Et sachiés que le grant desir que j'ai de venir au temps que celui signe prendera ou pressoir amoureux la vraie couleur que force d'estude me donne a congoissance.*

La dernière expression *force d'estude me donne a congoissance* et le jeu sur les couleurs rappellent ce qui est inscrit sur l'écu des deux chevaliers aux écus couverts de *guimples plus blanches que fleurs de liz* :

*Et si avoit escrit ou milieu de couleur vermeille qui n'estoit ancoires seche ainsi : ceste descongoissance a en amours congnoissance* (l. VI, f. 241).

Soucieux de préfigurer dans ce monde ancien les temps du Christ, l'auteur aurait concentré des symboles en relation avec la Vierge et le Christ, autour du lys, de la croix (sur l'écu de Galafur), de la vigne, du Pressoir mystique. Cette présence, en filigrane, explique peut-être la discrétion du texte quant au Graal, surprenante dans la mesure où *Perceforest* est une préhistoire de la *Queste* et de *l'Estoire del Saint Graal* : si aucun objet ne semble dans le roman préfigurer le saint *Vessel*<sup>36</sup>, le pressoir, la vigne et le sang suffisent pour annoncer la Crucifixion.

Ainsi donc si la cervoise l'emporte sur le vin quant il s'agit de célébrer la frugalité héroïque des premiers temps, le vin et la vigne, encore rares à l'époque où se joue le récit, sont préfigurés, annoncés, par une apparition féerique et par la variante sauvage de la plante, et contribuent à mettre en place un réseau symbolique annonçant le sacrifice du Christ : sur le plan spirituel la cervoise, païenne, n'a aucun avenir, ce qui ressort des paroles d'Estonné buvant à une fontaine (« *Or buvons [...] du boire que le grant Dieu a pourveu a toute gent et qui me plaist mieulx que les cervoises d'Angleterre* l. I, §333) : la prémonition précoce d'un dieu unique, encore mal défini mais préfigurant le Dieu chrétien, va de pair avec la mise à l'écart de la cervoise.

L'ambivalence de cette célébration de la cervoise frugale et de la valorisation du vin et de la vigne, à l'image peut-être de la consommation dans les Pays-Bas bourguignons à la fin du

---

<sup>35</sup> Ce mot préfigure l'Évangile, la Bonne Nouvelle.

<sup>36</sup> On ne s'en étonnera pas, étant donné la réticence des textes arthuriens tardifs à mettre en scène le Graal : voir mon article « Le Graal dans les romans arthuriens de la fin du Moyen Âge : *Artus de Bretagne* et *Perceforest* », à paraître dans les Actes du colloque *Mémoires arthuriennes*, Troyes, 24-26 mars 2010, sous la dir. de D. Quéruel.

Moyen Âge<sup>37</sup>, rend compte d'une hésitation : d'une part la valorisation du vin par rapport à la cervoise correspond aux représentations générales, tant sur le plan historiographique (le vin vient après la cervoise et correspond à un progrès), que sur le plan symbolique ; d'autre part, sur le plan idéologique la valorisation des Pays-Bas bourguignons présentés comme héritiers de la *Bretagne* arthurienne légitime une insistance particulièrement louangeuse sur la *cervoise* qui leur est commune. Notons enfin que le prologue (fictif selon moi)<sup>38</sup> accorde un rôle important dans la transmission du texte à l'abbaye Saint-Landelin à Crespin<sup>39</sup>. L'existence d'une brasserie appartenant à cette abbaye est attestée dans un acte de 1141, par lequel le comte de Hainaut règle un conflit opposant les moines à leurs brasseurs<sup>40</sup>, l'abbaye ne possédant par ailleurs pas de vignes : l'insistance sur la cervoise pourrait appuyer l'hypothèse d'un auteur qui serait un moine de Crespin<sup>41</sup> intéressé à promouvoir la production de son abbaye, mais la valorisation de la cervoise peut tout aussi bien s'expliquer plus généralement par un engagement bourguignon, soucieux de valoriser la production régionale<sup>42</sup> : la représentation de la vigne et de la cervoise ne permet finalement guère de préciser la datation du récit (XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle), à moins d'accorder du crédit à l'indice, fragile, concernant la pluralité des céréales utilisées pour la cervoise, qui pourrait être un écho de l'édit de 1435.

---

<sup>37</sup> Voir A. Lafortune-Martel, *Fête noble en Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 96. Philippe le Bon buvait du vin mais aussi de la cervoise dans ses possessions du Nord.

<sup>38</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 35sq.

<sup>39</sup> Voir J. Taylor, éd. cit., p. 23 et G. Roussineau, éd. cit. I. I, p. XVI-XVII.

<sup>40</sup> Ce renseignement m'a été fourni par Anne-Marie Helvetius, professeur d'histoire médiévale à Paris VIII, que je remercie vivement. Cet acte a été édité par A. Wauters, *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, t. 13, p. 86-88.

<sup>41</sup> Voir J. Taylor, éd. cit., p. 25 et G. Roussineau, éd. I. I, t. 1, p. XVIIsq.

<sup>42</sup> Dans mon ouvrage *Perceforest et Zéphir*, cit. *supra*.